Document generated on 06/06/2025 1:56 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Emporte-moi
Une petite fille qui n’est plus une petite fille
Emporte-moi, Canada (Québec)/Suisse/France 1998, 94 minutes

Maurice Elia

Number 202, May–June 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59362ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Elia, M. (1999). Review of [Emporte-moi : une petite fille qui n’est plus une petite fille / *Emporte-moi*, Canada (Québec)/Suisse/France 1998, 94 minutes]. *Séquences*, (202), 33–33.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Emporte-moi

Une petite fille qui n'est plus une petite fille

En écrivant le scénario d'**Emporte-moi**, Léa Pool a dû sans doute l'infléchir vers ses thèmes de prédilection. C'est ainsi qu'on a du plaisir à la voir renouer avec ses obsessions: la juvénilité, la recherche d'identité, la quête d'une certaine maturité, l'initiation douloureuse à la vie sociale. On n'a qu'à revoir **La Demoiselle sauvage**, **Anne Trister** et même **À corps perdu**. Mais dans **Emporte-moi**, l'accès à la maturité devient le thème numéro un, car c'est pour la jeune Hanna, l'étape la plus importante de sa vie.

Le passage initiatique s'établira dans la confusion, dans une sorte de douleur lancinante et inexplicable (les affres de l'entrée dans l'adolescence), même dans une violence, à la fois morale et physique, issue d'une condition sociale et familiale à laquelle il lui semble difficile d'échapper. Sauf que Hanna possède une qualité qui est absente chez la majorité des jeunes de son âge: une lucidité à toute épreuve qui lui permet d'émettre à tout moment des répliques inusitées, d'user d'un vocabulaire inspiré et de se laisser aller à certains mouvements imprévus du coeur. Dès les premières images, on se sent emporté (justement) par les effluves qu'elle dégage et, en fin de film, on se surprend vite à envier l'inconnu qui aura un jour la chance de vivre des moments uniques en sa compagnie et de reconnaître, s'il est lucide lui-même, que ces moments valent véritablement leur pesant d'or.

Hanna voudrait ressembler à Nana, l'héroïne de **Vivre sa vie**, de Jean-Luc Godard. Mais, est-elle suffisamment *responsable*? Si, en 1963, on se laisse séduire par les apparences, est-on responsable? Dans le portrait, il y a d'abord ce père, sorte de poète tourmenté qu'elle a de la peine à comprendre: on sait ce qu'est un juif, mais expliquer aux autres, en pleine classe, ce qu'est un juif apatride est bien plus compliqué. La mère travaille, travaille, mais elle aime ce père d'un amour sans limites, et cette pas-encore-tout-à-fait-ado semble le comprendre: sa mère est-elle cependant un exemple à suivre, à imiter? Et puis, Hanna se sait sensuelle, ne serait-ce que par communauté d'esprit avec la prostituée godardienne, dont elle essaiera, presque par désespoir, d'imiter les poses et bientôt les actes. Mais comment exprimer cette sensualité? Laura, copine à la fois d'Hanna et de son frère, dégage un envoûtement qui l'intéresse, mais juste pour un temps. Hanna devra trouver un moyen de franchir la frontière fille/femme à sa manière, car le simple passage biologique ne lui suffit pas. C'est une fille aux grandes aspirations. Elle aime ce qui bouge, elle aime l'image, et bientôt les images animées. Tout comme Léa Pool.

Devant tant d'innocence et de perversité, face à ces années 60 qui prennent lentement l'ampleur dont on les sait dotées, dans ce climat que d'aucuns autour d'elle trouvent malsain et décadent, Hanna trouve déjà les portes de sortie, les moyens de se mouvoir à son aise. La hippie qu'elle sera, sans aucun doute, sait déjà lire l'urgence d'un regard désemparé (celui de sa mère, celui de sa prof), les petits appels à l'aide de certains de ses proches, tous ces drapeaux blancs qu'elle voit sans cesse se hisser autour d'elle.

Emporte-moi

Un peu comme un peintre devant sa toile à remplir (une réalisatrice devant sa scène à filmer), Hanna voudrait se sentir plus importante pour quelqu'un qu'elle ne l'a jamais été. Les moments qu'elle partage avec sa mère sont à cet égard très révélateurs (jamais Pascale Bussières n'a montré mieux qu'ici les facettes étonnantes de son talent) et, aux questions qu'elle se pose sur les définitions du bien et du mal, les réponses finiront bien par venir, une à une, au hasard des rencontres.

Karine Vanasse est une étonnante gamine qui auréole Hanna d'une vitalité, d'une respiration peu communes. Par l'indéniable pureté de son visage, on a l'impression que la jeune actrice s'est à tel point identifiée à Hanna qu'on voudrait croire qu'elle aussi semble à peine prêter attention à sa propre bourgeonnante féminité. Comme Hanna, c'est une petite fille qui n'est plus une petite fille. Et Léa Pool nous donne la chance de devenir, par long métrage interposé, les témoins de cette imperceptible transition.

Maurice Elia

EMPORTE-MOI

Canada (Québec)/Suisse/France 1998, 94 minutes — **Réal.:** Léa Pool — **Scén.:** Léa Pool, Nancy Huston, Monique H. Messier, Isabelle Raynault — **Photo:** Jeanne Lapoirie — **Mont.:** Michel Arcand — **Mus.:** Jan Garbarek, Ketil Bjornstad, Michel Legrand — **Déc.:** Serge Bureau — **Int.:** Karine Vanasse (Hanna), Alexandre Mérineau (Paul), Pascale Bussières (la mère), Miki Manojlovic (le père) — **Prod.:** Lorraine Richard — **Dist.:** France Film.